



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

1939 - 1940 : UN CINQUANTENAIRE

DE LA PRÉVISION AUX ACTES...

Extrait d'une étude de Michel Coanet, « Le Précédent 1940. Genèse et enseignements d'une défaite » :

« A l'automne de 1939, le Commandement français possédait trois certitudes :

1 - L'attaque principale des Allemands sur leur front ouest serait appliquée aux frontières des Pays-Bas et de la Belgique ; la concentration de toutes les forces offensives allemandes dans le nord de la Rhénanie dès la fin de la campagne en Pologne, lui en apportait la preuve indiscutable.

2 - Selon ses propres conceptions, il possédait le moyen de protéger le sol national avec le minimum d'aléas en s'organisant sur la position fortifiée des frontières ; elle lui permettait de rendre sa position défensive pratiquement inviolable et de conserver en réserve, à tout événement, ses meilleures forces — Divisions d'Infanterie Motorisées, Divisions mécaniques et cuirassées — capables de redresser la situation en cas de rupture de la position défensive.

3 - L'Armée française ne serait pas en mesure de pénétrer en territoire belge à temps pour porter utilement à l'Armée belge, l'assistance prévue jadis par les deux Etats-majors ; l'avance de l'Armée française en Belgique, subordonnée à une action préalable de l'ennemi, comportait le risque inhérent à tout combat de rencontre : l'impossibilité de réaliser le déploiement et l'organisation d'une position de résistance avant l'arrivée au contact.

Faisant bon marché de ses certitudes, le Commandement choisit d'établir le plan Dyle, qui prévoyait de porter l'Armée en territoire belge après le déclenchement de l'attaque allemande.

Que ce choix fût la conséquence des pressions exercées par les Britanniques au sein du comité de guerre interallié, il ne saurait constituer une excuse : le Commandement d'une armée en guerre conserve seul et toujours la pleine et entière responsabilité des actions qu'il entreprend.

J.D.C. 1988.

« Meurtrière pseudo-guerre s'accompagnant de l'évidence de plus en plus appuyée de compères entendus pour que les choses soient ainsi ».

René Char.

BATAILLE DE FRANCE - 1939-1940

« ...les formations aériennes de la métropole (sont) affectées aux quatre zones d'opérations aériennes successivement mises sur pied et articulées en fonction du commandement terrestre :

— La première Est, mise sur pied à Nancy le 7 septembre 1939, adaptée au groupe d'armées n° 2 (Général Prételat).

— La zone d'opérations aériennes Nord, Chauny, le 1^{er} octobre 1939, adaptée au groupe d'armées n° 1 (« manœuvre Dyle »... Belgique et Hollande).

— La zone d'opérations aériennes Sud, Dôle, le 22 octobre 1939, adaptée à la 8^e armée... « parer au débordement de la ligne Maginot par le Rhin alsacien ou par la Suisse ».

— La zone d'opérations aériennes des Alpes, Valence, le 16 mai 1940 (...)

« ...Mais l'échec d'une tentative de redressement sur l'Aisne accroissait la menace d'un débordement de la gauche du groupe d'armées n° 2 et de la ligne Maginot. Il fallut bientôt songer à l'évacuation de Nancy et à notre repli à partir du 13 juin en direction du Sud (...). A Nîmes, une partie de l'état-major resta sur place ; l'autre... s'embarqua à bord d'un avion Bloch 220 d'Air France pour l'Afrique du Nord... »

Général d'armée aérienne P. Bodet (C.R.)
(in « Icare », n° 53, 1970).

« Seul le Dewoitine 520 aurait pu rivaliser, tout en restant inférieur à lui, avec le Messerschmitt 109. Mais il ne fut mis en service que le 10 mai 1940, en très petit nombre. J'ai écrit à ce sujet : « Le 9 juin, enfin, nous allons chercher à l'usine de Toulouse les douze premiers Dewoitine 520 du groupe. Nous n'avons que l'embarras du choix, tant il nous semble y avoir d'avions disponibles. Pourquoi n'ont-ils pas été tous distribués aux unités qui avaient dû combattre, et continuaient à le faire, avec des avions presque périmés par rapport à ceux de la chasse allemande ? Nous pensons que les choses auraient pu alors se passer différemment dans la rencontre des deux armées de l'Air, et pour la protection, surtout, des troupes au sol. Ce n'était peut-être qu'une illusion, qu'une raison d'espérer venue trop tard. Mais beaucoup d'entre nous seraient restés en vie et l'aviation allemande aurait été atteinte plus rudement encore par une chasse qui, malgré son infériorité en nombre et en qualité de matériel, avait remporté de nombreuses victoires » (...)

Général Paul Stéhlin,
ancien chef d'état-major de l'Armée de l'Air,
in « Icare », n° 53, 1970.

3 SEPTEMBRE 1989 - GARE D'ORSAY (PARIS)

Texte de la plaque commémorative

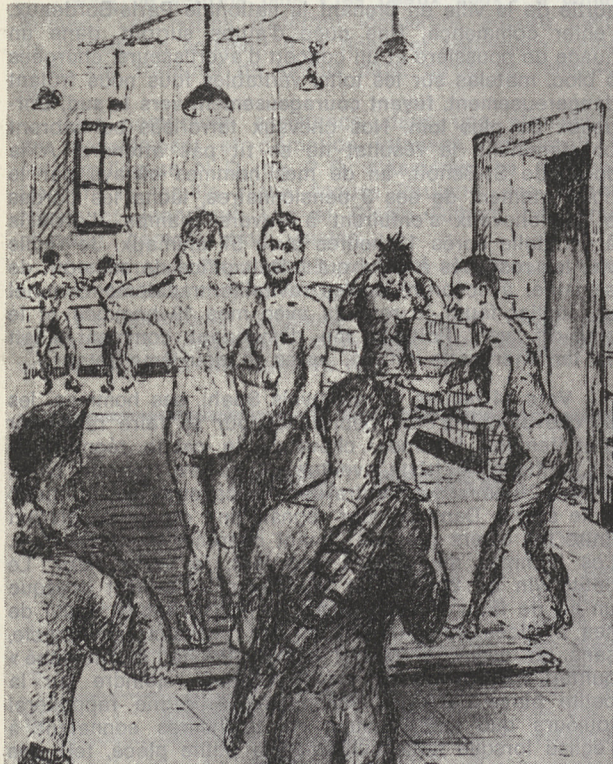
Entre avril et août 1945, un grand nombre de rescapés des camps de prisonniers de guerre, des camps de concentration, des camps de travail forcé, tous victimes du nazisme, furent, à leur retour, accueillis dans la Gare d'Orsay, le plus important centre de rapatriement.

Texte d'une poésie lue lors de la pose de la plaque

Libre, libre, libre, enfin !
Premier mai, sainte journée !
Comme une enfant nouveau-née
Je découvre le matin.
Premier matin de la vie
Après l'ombre et le néant
Oh ! ces champs de blé mouvant
Ce soleil sur la prairie !
Rien, plus rien devant mes pas,
Ni barbelés, ni barrières,
Et dans la pleine lumière,
L'horizon libre, là-bas !
Libre, c'est vrai, je suis libre !
Je vais, nul ne me retient,
Sous mon sabot le sol vibre,
Et le monde m'appartient !

Micheline Maurel.

LES ARCHIVES DE PAUL DUCLOUX



Mai-juin 1940 : « Sandbostel. Les douches ».

CHANGEMENT D'ADRESSE

Je prie tous mes correspondants de bien vouloir NOTER ma NOUVELLE ADRESSE :

M. Joseph TERRAUBELLA
3 bis, rue des Dames de Saint-Maur
64000 PAU.

Premier jour de mobilisation générale : des témoignages

1939 — L'APPEL

Les premiers jours de stupeur passés, l'évidence s'établissait dans les esprits « nous étions en guerre », la France mobilisait, nous devions aider la Pologne envahie, par l'ouverture d'un second front. Commerçant à Paris, j'assistais dès les premiers jours à des conversations vives aussi complexes que passionnantes. Les journaux se vendaient bien, semaient la confiance alors qu'il était évident que l'expédition de Norvège tournait mal et que la Pologne pliait dangereusement. La mobilisation s'effectuait avec calme, les appelés parlaient avec sérénité et confiants en un proche retour. Mais les femmes réagissaient avec colère, voyaient les boutiques se fermer l'une après l'autre et pensaient déjà au ravitaillement ; il est vrai que les grands marchés, les Halles, La Villette ne recevaient plus leurs marchandises des campagnes.

Les journées me semblaient longues ; l'incertitude me hantait « Pourquoi étais-je encore là ? » Je voyais partir mes voisins, mes clients, mes copains. Un matin, je conduisis en voiture à la gare, l'un de mes meilleurs amis et malgré l'heure très matinale sa femme et son fils Gérard avaient voulu nous accompagner. Sur le quai, envahi par les appelés et leurs familles, les séparations étaient difficiles, mais Gérard (6 ans) ne voulait pas lâcher son père et hurlait son désespoir. Je dus l'arracher brutalement et malgré moi des mains de son père pour l'entraîner jusqu'à la voiture avant que le train ne démarre ! Scène pathétique qui attirait les regards et les sourires pour l'enfant, alors que le visage caché, la mère pleurait. Reviendrait-il ? car la guerre était effective et la France avait attaqué dans la forêt de la Warnt, nos soldats avaient pénétré de huit kilomètres en territoire ennemi (Sarre).

Les jours, les semaines s'écoulaient, l'hiver approchait, j'étais toujours parisien et « embusqué » ou « planqué » je ne savais pas pourquoi ! J'étais questionné pour justifier ma présence à Paris ! Ces paroles me peinaient, je me sentais seul, aussi je me rendis un

jour aux bureaux des armées et je sus que j'étais un « Fascicule bleu » et que mon tour viendrait.

Au fil des jours l'angoisse des gens de l'arrière pour leurs parents ou amis combattant au front s'éteignait peu à peu, puisque en avant, sur les frontières, il ne se passait rien. Peu à peu le spectre de la guerre s'effaçait, nos dirigeants se montraient confiants, la campagne commençait à réclamer le retour des paysans aux champs.

A Paris, le couvre-feu gênait un peu la population, quelques-uns portaient des masques à gaz en cas... mais la vie continuait et les préoccupations quotidiennes avaient repris le dessus. Plus les semaines passaient, plus je retrouvais mon assise, heureux de lire la presse nous donnant l'espoir que la « drôle de guerre » pouvait encore se terminer par un compromis ! Nous avions fait preuve d'Alliés de la Pologne envahie en ouvrant un deuxième front chez nous ; sans trop d'insistance nos troupes étaient entrées en Sarre et revenues à leur point de départ, les Allemands repliés refusant le combat.

Décembre 1939. « Fascicule bleu. Comment se fait-il que vous êtes encore ici ? » La question entendue sans discontinuer m'agaçait, et je ne pouvais cacher ma mauvaise humeur. Dans la rue je rencontrais des policiers, des ouvriers spécialisés, des infirmes. Beaucoup de commerçants avaient fermé. L'hiver commençait à sévir et aux frontières nos soldats demandaient des lainages. Le temps leur pesait, long et fastidieux, leurs pensées étaient pour la famille, les enfants. Début décembre, j'eus la visite de deux gendarmes, contre signature j'eus alors en main mon « fascicule bleu », mais toutefois sans explication malgré les questions que je leur posai. A la lecture je compris que j'avais encore un délai de quinze jours pour me rendre « aux spahis à Compiègne ». J'employai alors mon temps à déménager mes petites affaires personnelles dans la maison paternelle en proche

Suite page suivante.

